

PREMIÈRES ANNÉES

— Georgie, parfois je te parle, mais c'est comme si tu ne m'entendais pas...

Chaque fois que Mamie Dorcas me taquine, c'est-à-dire souvent, un grand sourire éclaire les traits de son visage. Je lève les yeux, pose mon regard sur son grand visage ouvert – une bouche pleine de dents de travers et une mosaïque de rides autour de deux yeux pétillants – et j'essaie de me rappeler ce qu'elle vient de me dire. Je lui soutiens que j'étais bien en train d'écouter.

— J'ai entendu, Dani¹, je t'assure !

Mamie est trop heureuse de raconter ses histoires encore et encore. Du coup, elle me surprend régulièrement en train de rêvasser. Le plus souvent, elle sait que je suis bel et bien perdu dans le pays de mes contes de fées, mais ne semble jamais s'en offusquer vraiment. Ma mère, Jael, me laisse aux soins de mes grands-parents des journées entières, Mamie a donc tout le temps pour ses histoires. Je n'avais que quelques mois quand mon père est mort. Raison pour laquelle Mamie a toujours semblé indulgente à mon égard. Elle use d'un gros bâton sur mes cousins chaque fois qu'ils font un pas de travers, mais elle ne m'a pas battu une seule fois.

— Tu es un vrai rêveur, exactement comme ce grand-père dont tu portes le nom, dit Mamie en m'ébouriffant affectueusement les cheveux. Un vrai rêveur, comme lui.

1. *Dani* signifie « mamie » dans la langue de mon ethnie, les Luo, et *kwara*, « papy ».

Il s'agit là d'un prétexte pour me raconter comment s'est déroulé mon *juogi*, la cérémonie au cours de laquelle on m'a donné mon nom.

— Sais-tu pourquoi tu as été appelé ainsi ? Je ne suis pas certaine de te l'avoir déjà dit, soupire-t-elle. Eh bien, pour être sûre que tu le saches, voici comment tu as reçu le nom de George Hussein Onyango Obama. Quelques jours après ta naissance...

Mamie se tient perchée sur un tabouret en bois, où elle aime s'asseoir pour raconter ses histoires. Il a été sculpté dans une seule pièce d'arbre et les angles taillés par les coups de hache ont été polis par le temps et par le frottement des hommes. Je suis assis par terre, à ses pieds, blotti entre ses jambes. Le parfum de Mamie m'enveloppe tout entier, un mélange de fumée, d'épices et de renfermé, synonyme pour moi d'amour et de chez-soi. Je laisse mon esprit divaguer, tandis que sa voix marmonne dans le fond, me berçant comme un soleil de miel. Je m'imagine parti à la pêche avec mon cousin Omondi. Cette fois, je suis le roi des poissons-chats. Quand Omondi en pêche un, j'en attrape une demi-douzaine ou plus. Omondi n'arrive pas à y croire. Dans mes rêves au moins, je peux enfin gagner un peu le respect de mon coriace cousin de la campagne.

Je ne saurais compter le nombre de fois où Mamie m'a conté l'histoire de mon nom. Dans les semaines qui ont suivi ma naissance, mon père, Barack Obama Senior, a attendu qu'un ancêtre lui vienne en apparition. Ce fut mon grand-père paternel. Et c'est ainsi que je porte son nom. Il y a trente-trois sous-tribus chez les Luo, et mon père était de celle des Jo-Alego, *Jo* signifiant « gens de » en langue luo. Ces sous-tribus se marient entre elles librement, mais les enfants héritent toujours de l'identité tribale du père. Les sociétés africaines, dont celle du Kenya, sont largement patriarcales. L'héritage ethnique et culturel d'un enfant est perçu comme venant du côté paternel. Par tradition, les enfants « appartiennent » au clan du père et, en cas de rupture dans un mariage, la progéniture part très souvent avec le père.

Juogi, le mot luo désignant la cérémonie de baptême du nom, est aussi le mot pour *ju-ju*, le culte des esprits et des ancêtres. Dans le système de croyances traditionnelles luo, il existe un créateur suprême, Nyasaye, et un important culte des ancêtres. Seuls les ancêtres ayant mené une vie vertueuse sont censés apparaître pour le *juogi*. Quiconque apparaît au cours de cette vision est ainsi « réincarné » par le nom et vit à nouveau sur terre par la personne qui hérite de son nom. C'est la raison pour laquelle Mamie me dit toujours que je grandirai exactement comme Papy Obama.

Mes grands-pères paternel et maternel portent le nom Onyango, je le porte donc aussi. *Onyango* est un mot luo signifiant « celui qui est né au petit matin », et ma mère m'a dit que j'étais né juste après l'aube. Côté paternel, mon grand-père s'appelait Hussein Onyango Obama. Je suppose donc que Mamie a raison et que je porte bien son nom. Quant à mon prénom anglais, il vient sans doute de l'ami d'enfance de mon père, George. Mais, quand j'étais gamin, je n'étais sûr de rien de tout cela. Mon père est mort dans l'année qui a suivi ma naissance et c'est la famille élargie de ma mère qui a d'abord constitué mon foyer, et ma vie.

Comme dans beaucoup d'ethnies africaines, croyances traditionnelles et religions contemporaines se pratiquent simultanément chez les Luo. Mamie ne semble avoir aucune difficulté à concilier sa foi chrétienne avec les croyances luo plus anciennes. Elle est une grande pratiquante. Chaque dimanche, elle met ses plus beaux habits et sort de sa cabane, drapée de la tête aux pieds des couleurs de l'arc-en-ciel. Elle porte le tissu traditionnel luo entortillé autour de la tête et serré d'un nœud aux couleurs vives, puis se dirige vers l'église du village comme un navire toutes voiles dehors, les blancs, les rouges et les jaunes se gonflant devant elle. Dès qu'on l'aperçoit, nous, les enfants, filons à toutes jambes. Moi, je préfère jouer dans les rizières ou aller à la pêche avec mon cousin Omondi, plutôt qu'être assis pendant des heures dans la chaleur d'une église sans aération, à écouter les longs prêches rasants du pasteur !

Les rares fois où Mamie m'a traîné au culte du dimanche, j'ai tué le temps en rêvassant ferme.

Mamie a l'habitude de truffer ses histoires de références à Dieu, à la Bible et aux paraboles chrétiennes. Elle tire constamment des leçons religieuses de la vie telle qu'elle l'observe dans la parcelle familiale. Et chaque soir, avant que je me couche, elle prie pour moi. J'aime ça ; il y a quelque chose de réconfortant dans les paroles qu'elle étouffe. Après ses prières, je suis bordé dans son lit, que je partage avec mon cousin Omondi, tandis que Mamie dort sur un fin matelas posé à même le sol. Je me sens tellement en sécurité, pelotonné dans son lit et dans sa cabane sur la ferme familiale, mon cousin près de moi et elle juste à côté, que je traverse la douce nuit africaine sans être dérangé par les rêves.

Je n'ai jamais vu une seule fois Papy Onyango aller à l'église. Je ne pense pas qu'il désapprouve les pieuses pratiques de Mamie ; il est juste trop vieux et ancré dans ses habitudes pour faire quoi que ce soit qu'il ne souhaite pas vraiment. En fait, il quitte rarement la propriété familiale. La polygamie est une chose normale pour sa génération, et un homme luo est autorisé à avoir jusqu'à cinq femmes. Papy en a eu trois. Mamie Dorcas est la première et la plus âgée. Du moins en théorie, cela fait d'elle la plus importante. Papy est censé tourner entre les trois, passant chaque nuit avec une épouse différente, mais, même dans mes souvenirs les plus anciens, il a toujours été trop vieux pour faire ce genre de choses. Ses femmes ont peut-être rivalisé pour obtenir ses faveurs quand elles étaient plus jeunes, mais je ne les ai jamais réellement entendues se disputer ni se plaindre.

Pour avoir plusieurs épouses et les conserver, il faut être riche. Dans la culture luo, la richesse se compte en vaches. Plus on a de vaches, plus on est riche. Papy a quarante vaches, ce qui, selon les standards luo, fait de lui un homme riche. Ses fils ont été mariés à des filles luo et, pour chacun de ces mariages, Papy a dû payer une dot d'un certain nombre de têtes de bétail. Qu'il ait réussi à accomplir cela tout en conservant un gros troupeau signifie qu'il a bien marié ses richesses.

Autour du domaine s'étendent les champs où Papy fait paître ses vaches, ses chèvres et ses moutons. Il possède aussi d'autres terres dans d'autres parties du village, dont l'essentiel est consacré à la culture du riz. Les rizières sont nourries d'eaux de pluie ; elles ne sont pas irriguées. Si la principale saison des pluies, d'avril à juin, est mauvaise, les jeunes pousses de riz sèchent et meurent sur pied, et il n'y aura pas de récolte cette année-là.

Au regard des Luo de sa génération, Papy est instruit. Il a étudié dans une école coloniale tenue par les Anglais. Malgré son âge, son esprit est extrêmement vif. Il peut se souvenir du nom de tous ses petits-enfants – et il en a des dizaines !

Le nom complet de ma mère est Jael Atieno Onyango. *Atieno* signifie « née la nuit ». Comme de nombreux Luo, elle est grande et élancée, d'une beauté calme et gracieuse. Elle porte ses cheveux en tresses qui lui tombent jusqu'au creux du dos. Quand elle marche, ils dansent et se balancent. Elle avait vingt-deux ans quand je suis né. À peine six mois plus tard, mon père se tuait dans un accident de la circulation sur l'une de ces terribles routes kenyanes. Elle était sa quatrième épouse et, quelques mois seulement après le début de leur relation, le destin décrétait qu'elle serait une mère seule, avec un nourrisson à élever.

Ma mère m'a mis au monde à Nairobi, où elle étudiait et travaillait à ce moment. Mais mes souvenirs les plus anciens remontent à son village d'origine et aux journées que je passais à rêvasser sur les genoux de Mamie Dorcas. Le village est situé dans la région de Nyando, une partie plate et fertile du pays, sur les bords du lac Victoria, au cœur du vieux pays Luo. À peu près tout le monde dans le village est issu de ce clan Luo appelé les Jo-Kano.

En avril, au début de la saison des pluies, un vent de brousse vient soudain souffler avec la violence d'une tempête. Les grandes feuilles sèches des palmiers sont fouettées en faisant le bruit d'une armée d'enfants en train de se battre à coups d'épée en bois. On sait alors que la pluie arrive et l'on ne dispose que de dix minutes pour se mettre à l'abri. Tandis qu'un rideau de

nuages noirs s'avance à l'horizon, de violentes rafales arrachent noix de coco et branches mortes. La seule chose à faire est d'aller trouver refuge dans la maison de Mamie et d'attendre que l'orage passe.

D'énormes gouttes martèlent le sol sableux, lui donnant la consistance d'un café boueux. L'odeur de la première pluie sur la terre chaude est un mélange fort et capiteux de poussière humide et poivrée et de terre brûlée par le soleil. Cette odeur si caractéristique provoque une vague d'excitation. Elle annonce une période d'abondance, de bétail bien gras, de lait bien crémeux, d'épis de maïs juteux et de rizières luxuriantes. Le soir, un chœur de coassements nous enveloppe : les crapauds commencent à s'interpeller dans les rizières gorgées d'eau et nous entraînent dans la nuit africaine.

En général, les orages ne durent que quelques heures avant que le soleil ne revienne, chaud et brillant comme le cristal dans l'air lavé par la pluie. Il est rare qu'il pleuve plusieurs jours sans discontinuer. Quand cela arrive, l'averse inonde l'autre côté de la route, mais jamais notre enclos. Papy a fait construire sur un site légèrement surélevé et nous restons au sec tandis que les maisons de l'autre côté de la piste baignent dans l'eau, leurs murs de boue se dissolvant en un tas de vase brune. Ces familles doivent alors aller se réfugier chez leurs parents jusqu'à la fin de l'inondation.

À l'échelle luo, notre parcelle est grande, ce qui permet d'accueillir la nombreuse descendance de Papy. Mamie a eu huit enfants, et je ne saurais compter le nombre de petits-enfants. Ma mère a été élevée dans cette propriété, puis envoyée à l'adolescence à Nairobi, pour y faire ses études secondaires. Une fois achevées, elle a trouvé du travail en ville et a partagé sa vie entre ces deux mondes, rural et urbain. Ma mère, fière d'être luo, essaie de m'enseigner tout ce qu'elle sait des traditions, de la culture et de l'histoire luo. Mais c'est toujours Mamie qui me fait découvrir un peu plus mes origines, parce que sa vie est enracinée dans la tradition luo et qu'elle a le temps de discuter.

Un jour, assise sur son tabouret préféré, Mamie m'appelle et commence à me raconter les temps anciens. Comment nous, les Luo, avons atterri à Nyando, et d'où nous venons. Elle me conte une saga de courageux guerriers, de périlleuses traversées de rivières, d'expéditions héroïques dans des contrées inconnues et, pour une fois, elle me captive. Me voilà assis, les bras autour des jambes, les orteils creusant la terre séchée, écoutant Mamie et le récit de cette formidable aventure.

— Il y a très, très longtemps, il n'y avait pas de Luo au Kenya, commence-t-elle. À cette époque, nous habitions dans un pays lointain, au nord, dans de plats marais chauds et humides. Nous avions des cases faites d'herbe et de boue, construites sur des îlots. Les eaux étaient envahies de crocodiles géants qui dévoraient les gens, mais nous, les Luo, bravions ces eaux avec nos canoës. Nous étions d'agiles pêcheurs, comme nous le sommes encore aujourd'hui, sur le lac Victoria. Mais cette terre du Nord, qui s'appelle désormais le Soudan, était celle de tribus féroces et guerrières. De grandes batailles voyaient s'affronter les Luo et des peuples rivaux pour l'accès à l'eau, au bétail et à la terre. Beaucoup y mouraient.

Mamie marque un court silence. Je sens ses doigts toucher mes cheveux raides et poussiéreux. Elle en retire un brin d'herbe sèche qui s'y est logé pendant que je jouais.

— Tu m'écoutes ou pas, Georgie ? demande-t-elle.

— Oui, oui, Dani, j'écoute, dis-je en la rassurant. Il y a plein de batailles entre nous et les autres. Continue.

— Eh bien, certains Luo ont décidé d'émigrer au sud pour échapper aux combats, poursuit Mamie, contente que je sois pour une fois attentif. Ils ont dû descendre de puissantes rivières, traverser des lacs, gravir de hautes montagnes. Finalement, ils sont parvenus ici, au Kenya. Bien sûr, ces terres avaient leurs propres habitants, mais nous, les Luo, étions à la fois intelligents et bons guerriers. Avec certains, nous nous sommes battus ; avec d'autres, nous avons conclu des accords de paix ; et avec d'autres clans encore, nous nous sommes mariés. C'est ainsi que nos ennemis sont devenus nos amis, nos

voisins et même nos parents. Et c'est ainsi que nous avons fini par reconnaître cette partie du Kenya comme notre pays.

Je regarde autour de moi les contours de la propriété. Je me dis que le long voyage à travers l'Afrique, les luttes qui l'ont accompagné ont valu la peine pour parvenir dans un tel lieu. Je me plais ici. La maison de Mamie est carrée, ses murs sont en terre et le toit est en tôle ondulée bleue. Pendant les orages, le pilonnage de la pluie fait un bruit assourdissant. La parcelle est située un peu en retrait de la route qui traverse le village. La demeure de Mamie est la première après le portail – ce qui signifie qu'elle est l'épouse la plus ancienne. De chaque côté et un peu plus en retrait encore se trouvent les maisons de la deuxième et de la troisième femme de Papy.

Chaque logis dispose d'une cuisine sur le côté, construite avec un mélange de terre et de bouse de vache. Au fond de la propriété, une demi-douzaine de huttes en terre rondes, recouvertes de chaume, abritent les hommes encore célibataires et les jeunes adolescents. Quand un garçon atteint l'adolescence, il n'est plus autorisé à habiter dans la maison principale avec sa mère et avec les filles. En tout, une quarantaine de membres de la famille doivent vivre dans la propriété, issus de trois générations, avec une hutte ou une maison pour chacun.

Et puis il y a les animaux. Au centre de la propriété, les vaches sont gardées dans un enclos circulaire fait de branches plantées dans le sol qui forment une épaisse palissade avec un portail unique. À côté, une enceinte en bois plus petite et rectangulaire, recouverte d'un toit de paille, abrite les chèvres. Partout, des poules grattent le sol à la recherche de quelque graine à picorer. Il y a aussi une demi-douzaine de chiens, qui passent la journée à dormir mais qui sont très alertes la nuit et font le guet en cas d'intrusion.

Le périmètre du domaine est marqué par une solide et infranchissable clôture d'aubépines. Le bétail est placé au milieu, représentant la richesse de la famille. Mamie me raconte des histoires terrifiantes sur des rafles de bétail. Des Luo de clans rivaux sont venus dans notre village, armés de lances, de gourdins et de boucliers en cuir, afin de voler le bétail pour la

dot de leur fils et pour accroître leur propre troupeau. Mon cousin Omondi parle souvent de ces raids. C'est la tâche des jeunes garçons d'emmener les chèvres brouter dans la brousse pendant la journée. Les serpents sont la chose la plus dangereuse sur laquelle on puisse tomber, mais ils se tiennent généralement à distance. Omondi me dit toujours de guetter les pillards. Il porte un gros bâton pour fouetter les chèvres quand elles s'écartent trop, mais qui, dans sa tête, lui servira à combattre héroïquement les voleurs.

Omondi a environ un an de moins que moi, mais c'est un robuste petit gaillard de la campagne. J'aime la vie des champs, pourtant je n'y suis pas né. On me prend pour quelqu'un qui est à moitié de la ville. Du coup, quand on part en brousse, c'est toujours Omondi le chef. Je suis le plus âgé et je fais une tête de plus que lui, mais c'est lui qui dirige. Si les assaillants surgissent, je suis censé courir avec les chèvres vers la propriété pendant qu'Omondi s'interpose et se bat contre eux.

Tandis que nous, les garçons, gardons les chèvres, les filles sont en charge de ramasser le bois pour le feu. Les femmes adultes, elles, restent à la maison, aux fourneaux. Elles posent une marmite sur un foyer constitué de trois pierres rondes, qu'elles alimentent avec du bois par les côtés. Elles cuisinent à l'air libre, jusqu'à ce que les pluies les obligent à regagner l'intérieur. Dans ce cas, la fumée entre partout, dans nos habits, dans nos cheveux et même sous notre peau. Tout le monde finit par sentir le salé, la fumée, le brûlé. D'une certaine façon, j'aime l'odeur du feu de bois sur moi ; c'est aussi un parfum typique du village.

Ma nourriture favorite est le ragoût de poisson de Mamie. Elle achète du *tilapia*, poisson très populaire de la taille d'une truite et qui pullule dans les environs du lac Victoria. Elle le fait cuire à feu doux dans une sauce à la tomate et aux oignons, puis le sert avec de l'*ugali*, une pâte de farine de maïs bourrative, un peu comme de la purée. Mamie est douce, protectrice et indulgente avec moi ; elle sait que je suis le petit-fils qui n'a pas de père. Chaque fois qu'elle le peut, elle me prépare mon plat de poisson préféré. Je forme une boule d'*ugali* dans la main, la

plonge dans le bol de poisson en sauce et engloutis le tout. Délicieux.

Il n'y a pas d'électricité au village, pas de télévision. Le soir, je m'assois sur le palier de la maison de Mamie, lové dans la nuit chaude et noire. Partout autour, la lumière jaune pâle des lampes à pétrole, qui filtre à travers les ouvertures des cases, adoucit l'obscurité. Au-dessus de nos têtes, les étoiles brûlent comme un feu de glace, si proches que j'ai l'impression de pouvoir les toucher.

Quand tout le monde a fini de manger, nous nous rassemblons autour de l'âtre, et Mamie essaie de nous apprendre, à nous les gamins, un chant luo ou une légende de la tribu. Et quand il est l'heure d'aller se coucher, elle nous chante une petite berceuse :

*Mon enfant, tu as besoin de dormir,
 Mon enfant, tu as besoin de dormir.
 Tu as bien gardé les vaches,
 Mon enfant, tu as besoin de dormir.
 Tu es allé chercher du bois,
 Mon enfant, tu as besoin de dormir.
 Tu as gardé les chèvres,
 Mon enfant, tu as besoin de dormir.
 Ton ventre est rassasié,
 Mon enfant, tu as besoin de dormir.
 Le feu brûle doucement,
 Mon enfant, tu as besoin de dormir.*

La voix de Mamie et la douce répétition des couplets m'entraînent au royaume des rêves.

J'aime demeurer sur la terre familiale, même si je n'y passe pas toute ma vie. Au cœur de la nuit, je me réveille avec une envie d'uriner. Il n'y a pas de salle de bains dans la maison et j'ai peur du noir. Je n'y suis pas aussi bien habitué que les autres enfants. Avec la lampe à pétrole pour seul guide, je dois trouver les toilettes à l'extérieur. Les étoiles plongent leur regard depuis le vaste ciel, me donnant le sentiment d'être minuscule et

solitaire. Omondi, je le sais, ne ressentirait pas ça. C'est un solide garçon de la campagne. Rien ne lui fait peur.

Quand je ne garde pas les chèvres, je cours pieds nus, jouant et plaisantant avec les autres gamins. Nous, les garçons, ne portons qu'une paire de shorts en haillons. Dès la fin d'une matinée de jeu, nous sommes couverts de poussière, les cheveux pleins d'herbe et de feuilles. Il y a un étang juste à côté de la propriété, assez profond pour s'y laver. Le problème est qu'il s'y trouve des serpents d'eau et, si l'on n'y prend pas garde, l'un d'eux peut se glisser jusqu'à nos pieds. Omondi et les autres ont l'air de s'en moquer ; ils se déshabillent, plongent tout nus et font des pirouettes. Moi, je reste bien près du bord, cherchant anxieusement du regard quelque chose de vert et glissant. Après la baignade, Mamie prépare du thé et du riz bouilli pour le déjeuner. Le thé est servi avec beaucoup de sucre et du lait frais.

Mamie me montre toujours du doigt les trois vaches qui, dit-elle, sont les miennes. À ce qu'il semble, ce sont celles que mon père a achetées pour la dot de ma mère. Mamie m'explique que je les utiliserai pour la dot de ma propre épouse, quand je serai assez grand pour choisir une femme luo. Elle a donné un nom à chacune de mes vaches, comme elle l'a fait pour chacune des vaches de Papy, et elle les reconnaît toutes d'un seul coup d'œil.

Un jour, elle décide qu'il est temps que j'apprenne à traire les vaches. Les autres garçons, Omondi y compris, savent le faire ; Mamie ne voit pas pourquoi je ne saurais pas. Le problème est que chacune des vaches est habituée à être traitée par la même personne. Avec le temps, celui ou celle qui traite tisse une relation avec sa vache, qui n'est pas prête à donner son lait à quelqu'un d'autre. Mamie est celle qui traite mes vaches, elles sont donc habituées à son toucher, mais cela ne l'arrête pas. Elle en attrape une, pose un bol sous son pis et place derrière un tabouret à trois pieds. Je m'assois avec difficulté et regarde le flanc imposant de la vache. Je comprends soudain à quoi ressemble une vraie bête. Mamie saisit l'une des mamelles roses et ridées et s'efforce de me montrer le mouvement de traction et de pression qui fait venir le lait.

— Allez, Georgie ! m'encourage-t-elle. Doucement, fermement, doucement, fermement... Essaie de prendre le rythme.

Sous ses mains familières, les premiers jets de lait giclent à l'intérieur du bol, fins comme des pinceaux. Chaque jet produit un petit sifflement musical. Rapidement, Mamie a deux trayons en route – et une, deux, une, deux – qui envoient un filet blanc dans le bol. Puis elle enlève une main de l'une des tettes et la remplace par la mienne, nerveuse. Le pis est chaud, tendu par le lait et comme caoutchouteux.

— Tiens-le fermement et fais comme moi, murmure Mamie.

Elle tente de guider ma main de haut en bas et, avec sa main recouvrant la mienne, le lait continue de sortir. Je commence à me détendre un peu. Peut-être vais-je y arriver ? Peut-être n'est-ce pas aussi ardu que je le craignais ?

— Tu vois, c'est pas difficile, hein ? sourit Mamie en lâchant ma main. Elle est à toi, maintenant. Elle va apprendre à te connaître et tu pourras la traire quand tu voudras.

Mais à peine Mamie a-t-elle ôté ses doigts que je perds la sensation des choses, et ma confiance s'effondre. Je me suis efforcé de le cacher, mais j'ai peur des vaches, et je sais qu'elles le sentent. Je sens que le lait s'arrête de sortir et que mes doigts deviennent comme de la pierre. Très vite, plus de jet giclant dans le bol. Je lève les yeux vers Mamie, mais je vois que la vache a tourné la tête et me fixe du regard. En une seconde, je me retrouve debout, le tabouret renversé, déguerpissant devant la paire de sabots bien visibles. Énervée par mes efforts maladroits, elle vient de m'écarter d'un coup de pied et je me suis enfui juste avant de me faire botter par l'un de ses méchants sabots.

Après s'être rassurée sur mon état, mon adorée grand-mère s'écroule de rire. J'imagine qu'il est très drôle de me voir prendre mes jambes à mon cou devant une vache par ailleurs docile, mais pour moi, c'en est fini avec le bétail. Je jure de ne plus jamais traire une telle bête de ma vie. Et j'ai tenu parole.

Malgré ces échecs, Mamie ne renonce pas à m'apprendre la vie au village. Mais je crois qu'elle sait que je n'apprendrai rien, contrairement à mon cousin Omondi.